

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLNEY,

COMTE ET PAIR DE FRANCE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE SÉANT A CALCUTTA,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR.



PARIS,

FVB 3457

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XXXVIII.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE C. F. VOLNEY.

Le sage ramène tout au tribunal de la raison
Jusqu'à la raison elle-même

Karr.

On a cherché à établir comme un axiome, que la vie d'un homme de lettres était tout entière dans ses écrits.

Il me semble au contraire que la biographie des écrivains doit être l'histoire raisonnée de leurs diverses sensations et de la contradiction de leur conduite avec leurs principes avoués. Si l'on excepte les Éloges des savants par Fontenelle, d'Alembert et Cuvier, presque toutes les notices de ce genre sont moins une analyse du génie et du caractère des hommes célèbres, qu'une liste exacte de leurs ouvrages : cependant, par l'influence même que ces productions ont eue sur leur siècle, les détails sur la vie privée de leurs auteurs rentrent dans le domaine de l'histoire ; et l'histoire doit être moins la connaissance des faits, qu'une étude approfondie du cœur de l'homme. Les actions des héros qu'on se plaît à mettre sous nos yeux, ne sont-elles pas moins propres à atteindre ce but, que l'exemple des vices ou des vertus dans les hommes qui ont prétendu enseigner la sagesse ? Dans les premiers, une action d'éclat n'est souvent que l'élan d'un esprit exalté, que l'exécution rapide d'un dessein extraordinaire et spontané ; dans les seconds, tout est le fruit d'une méditation soutenue : la vertu marque le but, la persévérance y conduit.

Pourquoi donc s'être plutôt attaché à nous conserver le souvenir de toutes les sanglantes catastrophes, qu'à nous présenter une analyse sévère des mœurs et des sentiments des hommes remarquables ? C'est que l'homme aime les images fortes et animées ; c'est qu'on peut l'émouvoir plus par la profonde terreur des tableaux sanglants de l'histoire, que par les douces images des vertus privées.

L'étude de la vie des savants est digne de toute notre attention. Il est à la fois curieux et instructif d'examiner comment ont supporté les malheurs de la vie, ceux qui ont enseigné les préceptes d'une philosophie impassible. Leur histoire est un tissu de contradictions singulières. Le citoyen de Genève, qui consacre ses veilles au bonheur des enfants, abandonne froidement les siens ; ennemi déclaré des préjugés, il n'ose les braver ; ce cœur sensible est sourd au cri de la nature, et cet esprit fort est sans cesse tourmenté par les fantômes bizarres de son imagination fiévreuse. Le plus grand génie de son siècle, Voltaire, qui porte des coups si audacieux au despotisme, sollicite et reçoit la clef de chambellan des mains de Frédéric. Newton, qui voue sa vie à la recherche de la vérité, commente l'Apocalypse. Le chancelier Bacon, le premier philosophe de l'Angleterre, fait un traité sur la justice, et la vend au plus offrant. On pourrait multiplier les citations ; ce ne seraient que de nouvelles preuves de l'imperfection de la nature de l'homme.

Cependant il est des savants qui, joignant l'exemple au précepte, n'ont jamais dévié des principes qu'ils ont enseignés. L'auteur des *Ruines* est de ce nombre ; il nous est doux d'avoir à tracer la vie du philosophe éclairé, du législateur sage, et surtout de l'homme austère dont toute l'ambition fut d'être utile, et qui ne voulut composer son bonheur que de l'idée d'avoir hâté celui des hommes ¹.

¹ Quelques jours avant de mourir, M. de Volney avait commencé

VOLNEY.

« Les registres publics ² constatent que M. de Volney est né le 3 février 1757 à Craon, petite ville du département de la Mayenne. Il reçut les prénoms de *Constantin-François*. Son père déclara dès ce moment qu'il ne lui laisserait point porter son nom de famille ³, d'abord parce que ce nom ridicule lui avait attiré mille désagréments dans sa jeunesse, et qu'ensuite il était commun à dix mâles collatéraux dont il ne voulait point qu'on le rendit solidaire sous ce rapport. Il l'appela *Boisgirais*, et c'est sous ce nom que le jeune Constantin-François a été connu dans les collèges.

« Son père, *Jacques-René Chassebœuf*, devenu veuf deux années après la naissance de son fils, le laissa aux mains d'une servante de campagne et d'une vieille parente, pour se livrer avec plus de liberté à la profession d'avocat au tribunal de Craon, d'où sa réputation s'étendit dans toute la province.

« Pendant ses absences très-fréquentes, l'enfant reçut les impressions de ses deux gouvernantes, dont l'une le gâtait, l'autre le grondait sans cesse ; et toutes deux farcisaient son esprit de préjugés de toute espèce, et surtout de la terreur des revenants : l'enfant en resta frappé au point qu'à l'âge de onze ans il n'osait rester seul la nuit. Sa santé se montra dès lors ce qu'elle fut toujours, faible et délicate.

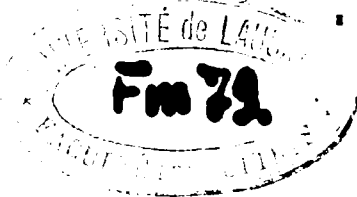
« Il n'avait encore que sept ans lorsque son père le mit à un petit collège tenu à Ancenis par un prêtre bas breton, qui passait pour faire de bons latinistes. Jeté là, faible, sans appui, privé tout à coup de beaucoup de soins, l'enfant devint chagrin et sauvage. On le châtia ; il devint plus farouche, ne travailla point, et resta le dernier de sa classe. Six ou huit mois se passèrent ainsi ; enfin un de ses maîtres en eut pitié, le caressa, le consola ; ce fut une métamorphose en quinze jours : Boisgirais s'appliqua si bien, qu'il se rapprocha bientôt des premières places, qu'il ne quitta plus... »

Le régime de ce collège était fort mauvais, et la santé des enfants y était à peine soignée ; le directeur était un homme brutal, qui ne parlait qu'en grondant et ne grondait qu'en frappant. Constantin souffrait d'autant plus, qu'il pouvait à peine se plaindre. Jamais son père ne venait le voir, jamais il n'avait paru avoir pour son fils cette sollicitude paternelle qui veille sur son enfant, lors même qu'elle est forcée de le confier à des soins étrangers. Doué d'une âme sensible et aimante, Constantin ne pouvait s'empêcher de remarquer que ses camarades n'avaient pas à déplorer la même indifférence de la part de leurs parents. Les réflexions continuelles qu'il faisait à ce sujet, et les mauvais traitements qu'il éprouvait, le plongèrent dans une mélancolie qui devint habituelle, et qui contribua peut-être à diriger son esprit vers la méditation. Cependant son oncle maternel venait quelquefois le voir. Aussi affligé de l'abandon dans lequel on laissait cet enfant

l'histoire de sa vie ; tout ce qui est marqué par des guillemets, est copié sur des notes écrites au crayon, et qui furent trouvées parmi ses papiers.

¹ La chambre des pairs, l'Académie

² Chassebœuf.



faire cesser l'ignorance de l'Europe sur des contrées qui en sont si voisines, et cependant aussi inconnues que si elles en étaient séparées par de vastes mers ou d'immenses espaces. Il importait donc qu'il pût tout voir et tout entendre; il fallait pénétrer dans l'intérieur des divers États, et il lui était impossible de le faire avec sûreté sans parler la langue arabe, aussi commune à tous les peuples de l'Orient qu'elle est inconnue parmi nous. Pour surmonter ce nouvel obstacle, le jeune voyageur eut le courage d'aller s'enfermer huit mois chez les Druzes, dans un couvent arabe situé au milieu des montagnes du Liban.

Là, il se livra à l'étude avec son ardeur ordinaire. Il eut d'autant plus de difficultés à vaincre, qu'il était privé du secours des grammaires et des dictionnaires; il lui fallait, pour ainsi dire, être son propre maître et se créer une méthode; il sentit la nécessité et conçut le projet de faciliter un jour aux Européens l'étude des langues orientales.

Il employait ses moments de loisir à converser avec les moines, à s'informer des mœurs des Arabes, des variations du climat et des diverses formes de gouvernement sous lesquelles gémissent les malheureux habitants de ces contrées dévastées. Là, comme en Europe, il ne vit que despotisme, que dilapidation des deniers du peuple; là, comme en Europe, il vit un petit nombre d'êtres privilégiés s'arroger insolentement le fruit des sueurs du plus grand nombre, et comptant sur les armes de leurs soldats, n'opposer aux clameurs du peuple que la violence et l'abus de leur force. Ces tristes observations augmentaient sa mélancolie habituelle: trop profond pour ne pas soulever le voile de l'avenir, il ne prévoyait que trop les malheurs qui devaient accabler une patrie qui lui était si chère, et dont il ne s'était éloigné que pour bien mériter d'elle.

Ce ne fut qu'après qu'il put converser en arabe avec facilité, qu'il prit réellement son essor: il fit ses adieux aux moines qui l'avaient accueilli, et après s'être muni de lettres de recommandation pour différents chefs de tribus, il commença son voyage.

Il prit un guide qui le conduisit dans le désert auprès d'un chef auquel il était particulièrement adressé. Aussitôt qu'il fut arrivé près de lui, Volney présenta une paire de pistolets à son fils, qui accepta ce présent avec reconnaissance. Dès que le chef eut lu la lettre que Volney lui avait remise, il lui serra les mains en lui disant: « Sois le bien venu; tu peux rester avec nous le temps qu'il te plaira. Renvoie ton guide, nous t'en servirons. Regarde cette tente comme la tienne, mon fils comme ton frère, et tout ce qui est ici comme étant à ton usage. » Volney n'hésita pas à se fier à l'homme qui s'exprimait avec tant de franchise: il eut tout lieu de voir combien les Arabes étaient fidèles à observer religieusement les lois de l'hospitalité, et combien ces hommes que nous nommons des barbares nous sont supérieurs à cet égard. Il resta six semaines au milieu de cette famille errante, partageant leurs exercices et se conformant en tout à leur manière de vivre.

Un jour le chef lui demanda si sa nation était loin du désert; et lorsque Volney eut taché de lui donner une idée de la distance: « Mais pourquoi es-tu venu ici? lui dit-il. — Pour voir la terre et admirer les œuvres de Dieu. — Ton pays est-il beau? — Très-beau. — Mais y a-t-il de l'eau dans ton pays? — Abondamment; tu en rencontrerais plusieurs fois dans une journée. — Il y a tant d'eau, et tu LE QUITTES! »

Lorsque ensuite Volney leur parlait de la France, ils l'interrompaient souvent pour témoigner leur surprise de ce qu'il avait quitté un pays où il trouvait tout en abondance, pour venir visiter une contrée aride et brûlante. Notre voyageur eût désiré passer quelques mois parmi ces bons Arabes; mais il lui était impossible de se contenter comme eux de trois ou quatre dattes et d'une poignée de riz par jour: il avait tellement à souffrir de la faim et de la soif, qu'il se sentait souvent défaillir. Il prit congé de ses hôtes, et reçut à son départ des marques de leur amitié. Le père et le fils le reconduisirent à une grande distance, et ne le quittèrent qu'après l'avoir prié plusieurs fois de venir les revoir.

Allant de ville en ville, de tribu en tribu, demandant franchement une hospitalité qu'on ne lui refusait jamais, Volney parcourut toute l'Égypte et la Syrie. Il salua ces pyramides colossales, ces majestueuses ruines de Palmyre disséminées

comme autant de rochers dans ces mers de sables, et comme les seules traces des nations puissantes qui peuplaient jadis ces plaines immenses, aujourd'hui si arides.

Observateur impartial et sage, il ne portait jamais de jugements d'après les opinions d'autrui: il voulait voir par lui-même; et il voyait toujours juste, parce que, sans passions et sans préjugés, il ne désirait et ne cherchait que la vérité.

Il employa trois années à faire ce grand voyage, ce qui paraît un prodige lorsqu'on vient à songer à la modique somme qu'il avait pour l'entreprendre. Il ne l'y dépensa pas tout entière, car à son retour il possédait encore vingt-cinq louis. Quelle sagesse ne lui a-t-il pas fallu pour vivre et voyager trois années entières dans un pays ravagé, ou tout se paye au poids de l'or! Mais c'est que Volney fréquentait peu la société des villes; il était presque continuellement en voyage, et il voyageait avec la simplicité d'un philosophe et l'austérité d'un Arabe. Toujours à la recherche de la vérité, il avait renoncé à la trouver parmi les hommes; il suivait avec avidité les races des temps anciens pour découvrir le sort des générations présentes. Occupé de hautes pensées, il aimait à errer au milieu des ruines, il semblait se complaire au milieu des tombeaux. Là il s'abandonnait à des rêveries profondes. Assis sur les monuments presque en poussière des grandeurs passées, il méditait sur la fragilité des grandeurs présentes; il s'accoutumait à suivre les progrès de la destruction générale, à mesurer d'un œil tranquille cet horrible abîme où vont s'engouffrer les empires et les générations, où vont s'évanouir les chimères des hommes. C'est là qu'il apprit à mépriser ce qu'il appelait les *vaineseries humaines*, qu'il puisa ces vérités sublimes qui brillent dans ses nombreux écrits, et cette rigidité de principes qui dirigea toujours ses actions.

Après un voyage de trois années, il revint en Europe, et signala son retour par la publication de son *Voyage en Égypte et en Syrie*. Jamais livre n'obtint un succès plus rapide, plus brillant et moins contesté. Il valut à son jeune auteur l'estime des gens instruits, l'admiration de ses concitoyens et une célébrité européenne: il en reçut des marques flatteuses.

Le baron de Grimm ayant présenté un exemplaire du *Voyage en Égypte* à Catherine II, eut l'obligeante attention de le faire au nom de Volney. L'impératrice fit offrir à l'auteur une très-belle médaille d'or; mais lorsque, quelques années après, Catherine eut pris parti contre la France, Volney se hâta d'écrire à Grimm la lettre suivante, en lui renvoyant la médaille:

Paris, 4 décembre 1791.

« MONSIEUR,

« La protection déclarée que S. M. l'impératrice des Russes accorde à des Français révoltés, les secours pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma patrie, ne me permettent plus de garder en mes mains le monument de générosité qu'elle y a déposé. Vous sentez que je parle de la médaille d'or qu'au mois de janvier 1788 vous m'adressâtes de la part de sa majesté. Tant que j'ai pu voir dans ce don un témoignage d'estime et d'approbation des principes politiques que j'ai manifestés, je lui ai porté le respect qu'on doit à un noble emploi de la puissance; mais aujourd'hui que je partage cet or avec des hommes pervers et dénaturés, de quel œil pourrai-je l'envisager? Comment souffrirai-je que mon nom se trouve inscrit sur le même registre que ceux des déprédateurs de la France? Sans doute l'impératrice est trompée, sans doute la souveraine qui nous a donné l'exemple de consulter les philosophes pour dresser un code de lois, qui a reconnu pour base de ces lois l'égalité et la liberté, qui a affranchi ses propres serfs, et qui ne pouvant briser les liens de ceux de ses boyards, les a du moins relâchés; sans doute Catherine II n'a point entendu épouser la querelle des champions iniques et absurdes de la barbarie superstitieuse et tyrannique des siècles passés; sans doute, enfin, sa religion séduite n'a besoin que d'un rayon pour s'éclairer; mais en attendant, un grand scandale de contradiction existe, et les esprits droits et justes ne peuvent consentir à le partager: veuillez donc, monsieur, rendre à l'impératrice un bienfait dont je ne puis plus m'honorer; veuillez lui dire que si je l'obtiens de son estime, je le lui rends pour la conserver; que les nouvelles lois de mon pays, qu'elle persécute, ne me permettent d'être ni ingrat ni lâche,

et qu'après tant de vœux pour une gloire utile à l'humanité, il m'est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter.

« C. F. VOLNEY. »

Le succès brillant qu'obtint le *Voyage en Égypte et en Syrie* ne fut pas de ces succès éphémères qui ne sont dus qu'aux circonstances ou à la faveur du moment. Parmi les nombreux témoignages qui vinrent attester l'exactitude des récits et la justesse des observations, le plus remarquable sans doute est celui que rendit le général Berthier dans la *Relation de la campagne d'Égypte* : « Les aperçus politiques sur les ressources de l'Égypte, dit-il, la description de ses monuments, l'histoire des mœurs et des usages des diverses nations qui l'habitent, ont été traités par le citoyen Volney avec une vérité et une profondeur qui n'ont rien laissé à ajouter aux observateurs qui sont venus après lui. Son ouvrage était le guide des Français en Égypte; c'est le seul qui ne les ait jamais trompés. »

Quelques mois après la publication de son *Voyage*, Volney fut nommé pour remplir les fonctions difficiles et importantes de directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse; il se disposait à se rendre dans cette île, lorsqu'un événement inattendu vint y mettre obstacle.

La France, fatiguée d'un joug imposé par de mauvaises institutions, venait de le briser. Le cri de liberté avait fait tressaillir tous les cœurs français, et fait trembler tous les trônes. De toutes parts les lumières se réunissaient en un seul faisceau pour dissiper les ténèbres de l'ignorance. Le peuple venait de nommer ses mandataires, et Volney fut appelé à siéger parmi les législateurs de la patrie.

Sur une observation que fit Goupil de Préfeln, si l'empresse de donner sa démission de la place qu'il tenait du gouvernement, ne regardant pas, disait-il, un emploi salarié comme compatible avec l'indépendante dignité de mandataire du peuple.

Il prit part à toutes les délibérations importantes, et fidèle à son mandat, il se montra toujours un des plus fermes soutiens des libertés publiques.

Malouet ayant proposé de se réunir en comité secret, afin de ne point discuter devant des étrangers : « Des étrangers ! » s'écria Volney, en est-il parmi nous ? L'honneur que vous avez reçu d'eux lorsqu'ils vous ont nommés députés, vous fait-il oublier qu'ils sont vos frères et vos concitoyens ? N'ont-ils pas le plus grand intérêt à avoir les yeux fixés sur vous ? Oubliez-vous que vous n'êtes que leurs représentants, leurs fondeurs de pouvoirs ? et prétendez-vous vous soustraire à leurs regards lorsque vous leur devez compte de toutes vos démarches et de toutes vos pensées ?... Ah ! plutôt, que la présence de nos concitoyens nous inspire, nous anime ! elle n'ajoutera rien au courage de l'homme qui aime sa patrie et qui veut la servir, mais elle fera rougir le perfide et le lâche que le séjour de la cour ou la pusillanimité aurait déjà pu corrompre. »

Il fut un des premiers à provoquer l'organisation des gardes nationales, celles des communes et des départements, et fut nommé secrétaire des premières années.

Il prit part aux nombreux débats qui s'élevèrent lorsqu'on agita la proposition d'accorder au roi l'exercice du droit de paix et de guerre¹.

« Les nations, dit-il, ne sont pas créées pour la gloire des rois, et vous n'avez vu dans les trophées que de sanglants fardeaux pour les peuples.... »

« Jusqu'à ce jour l'Europe a présenté un spectacle affligeant de grandeur apparente et de misère réelle : on n'y comptait que des maisons de princes et des intérêts de familles ; les nations n'y avaient qu'une existence accessoire et précaire. On possédait un empire comme des troupeaux ; pour les menus plaisirs d'une fête, on ruinait une contrée ; pour les pactes de quelques individus, on privait un pays de ses avantages naturels. La paix du monde dépendait d'une pleurésie, d'une chute de cheval ; l'Inde et l'Amérique étaient plongées dans les calamités de la guerre pour la mort d'un enfant, et les rois se disputant son héritage, vidaient leur querelle par le duel des nations. »

¹ *Moniteur* du 28 mai 1789.

² *Moniteur* du 20 mai 1790.

Il finit par proposer un décret remarquable qui se terminait par ces mots :

« La nation française s'interdit dès ce moment d'entreprendre aucune guerre tendante à accroître son territoire. »

Cette proposition fait honneur au patriotisme éclairé de Volney, et l'assemblée se hâta d'en consacrer le principe dans la loi qui intervint. Ce fut cette même année que, sur la proposition de Mirabeau, on s'occupa de la vente des domaines nationaux ; Volney publia dans le *Moniteur* quelques réflexions ou il pose ces principes :

« La puissance d'un Etat est en raison de sa population ; la population est en raison de l'abondance ; l'abondance est en raison de l'activité de la culture, et celle-ci en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire, de l'esprit de propriété ; d'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie et d'activité ; au contraire, plus il est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe les forces et les produits de la terre et la richesse générale de l'Etat. »

En suivant ce raisonnement si juste et si péremptoire, on arrive naturellement à cette conséquence, qu'un Etat est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires, c'est-à-dire, une plus grande division de propriétés.

Jamais aucune assemblée législative n'avait offert une plus belle réunion d'orateurs célèbres. Dans les discussions importantes, ils se pressaient en foule à la tribune ; tous brûlaient du désir de soutenir la cause de la liberté, mais de cette liberté sage et limitée, premier droit des peuples.

Tout le monde connaît ce mouvement oratoire de Mirabeau dans une discussion relative au clergé : *Je vois d'ici la fenêtre d'où la main sacrilège d'un de nos rois, etc....* mais peu de personnes savent à qui ce mouvement oratoire fut emprunté. Vingt députés assiégaient les degrés de la tribune nationale. « Vous aussi ! dit Mirabeau à Volney, qui tenait un discours à la main. — Je ne vous retarderai pas longtemps. — Montrez-moi ce que vous avez à dire.... Cela est beau, su- blime.... mais ce n'est pas avec une voix faible, une physionomie calme, qu'on tire parti de ces choses-là ; donnez-les moi. » Mirabeau fondit dans son discours le passage relatif à Charles IX, et en tira un des plus grands effets qu'ait jamais produits l'éloquence.

C'était peu pour le représentant du peuple de se dévouer tout entier aux intérêts de son pays, il sacrifiait encore ses veilles à l'instruction de ses concitoyens.

Amant passionné de la liberté, ennemi déclaré de tout pouvoir absolu, Volney reconnut qu'il n'y avait que la raison qui put terrasser le despotisme militaire et religieux. Dans le cours de ses longs voyages, il avait toujours vu la tyrannie croître en raison directe de l'ignorance. Il avait parcouru ces brûlantes contrées, asile des premiers chrétiens, et maintenant patrie des enfants de Mahomet. Il avait suivi avec terreur les traces profondes des maux enfantés par un fanatisme aveugle ; il avait vu les peuples d'autant plus ignorants qu'ils étaient plus religieux, d'autant plus esclaves et victimes de préjugés absurdes qu'ils étaient plus attachés à la foi mensongère de leurs aïeux. Il avait vu les hommes plus ou moins plongés dans d'épais ténèbres ; il conçut le hardi projet de les éclairer du flambeau de la saine philosophie. C'était s'imposer la tâche de saper jusque dans sa base le monstrueux édifice des préjugés et des superstitions ; il fallait pulvériser les traditions absurdes, les prophéties mensongères, réfuter toutes les saintes fables, et parler enfin aux hommes le langage de la raison. Il médita longtemps ce sujet important, et publia le fruit de ses réflexions sous le titre de *Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*.

Dans ce bel ouvrage², « il nous ramène à l'état primitif de l'homme, à sa condition nécessaire dans l'ordre général de l'univers ; il recherche l'origine des sociétés civiles et les causes de leurs formations, remonte jusqu'aux principes de l'élevation des peuples et de leur abaissement, développe les obstacles qui peuvent s'opposer à l'amélioration de

¹ En 1791.

² Pastoret, Discours de réception à l'Académie.

« l'homme. » En philosophe habile, en profond connaisseur du cœur humain, il ne se borne pas à émettre des préceptes arides : il sait captiver l'attention et s'attacher à rendre attrayante l'austère vérité; il anime ses tableaux. Tout à coup il dévoile à nos regards une immense carrière, il représente à nos yeux étonnés une assemblée générale de tous les peuples. Toutes les passions, toutes les sectes religieuses sont en présence; c'est un combat terrible de la vérité contre l'erreur. Il dépouille d'une main hardie le fanatisme de son masque hypocrite; il brise les fers honteux forgés par des hommes sacrilèges; il les montre toujours guidés par un vil intérêt, établissant leurs jouissances égoïstes sur le malheur des humains, et s'appliquant exclusivement à les maintenir dans une ignorance profonde. Il leur fait apparaître la liberté comme une déesse vengeresse; et comme la tête de Méduse, son nom seul frappe d'effroi tous les oppresseurs, et réveille l'espoir dans le cœur des opprimés. Le premier élan des peuples éclairés est pour la vengeance; mais le sage législateur calme leur fureur, réprime leur impétuosité, en leur apprenant que la liberté n'existe que par la justice, ne s'obtient que par la soumission aux lois, et ne se conserve que par l'observation de ses devoirs.

Dès 1790, il avait pressenti les conséquences terribles qu'auraient sur nos colonies les principes et surtout la conduite de quelques soi-disant amis des noirs. Il conçut que ce pourrait être une entreprise d'un grand avantage public et privé, d'établir dans la Méditerranée la culture des productions du tropique; et parce que plusieurs plages de la Corse sont assez chaudes pour nourrir en pleine terre des orangers de vingt pieds de hauteur, des bananiers, des dattiers, et que des échantillons de coton avaient déjà réussi, il conçut le projet d'y cultiver et de susciter par son exemple ce genre d'industrie.

Volney se rendit en Corse en 1792, et y acheta le domaine de la *Confina*, près d'Ajaccio : il y fit faire à ses frais des essais dispendieux; et bientôt des productions nouvelles vinrent attester que la France, plus que tout autre pays, pourrait prétendre à l'indépendance commerciale, puisque déjà si riche de ses propres produits, elle pourrait encore offrir ceux du nouveau monde. Mais ce n'était pas seulement vers l'amélioration de l'agriculture que se dirigeaient les efforts de Volney : il méditait sur la Corse un ouvrage dont la perfection aurait sans doute égalé l'importance, si nous en jugeons toutefois par les fragments qu'il en a laissés.

Les troubles que Pascal Paoli suscita en Corse, forcèrent Volney d'interrompre ses travaux et de quitter cette île. Le domaine de la *Confina*, que l'auteur des *Ruines* appelait ses *Petites Indes*, fut mis à l'encan par ce même Paoli, qui lui avait donné tant de fois l'assurance d'une sincère amitié.

C'est pendant ce voyage en Corse qu'il fit la connaissance du jeune Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Le jugement qu'il émit dès lors est un de ceux qui démontrent le plus à quel haut degré il portait le génie de l'observation. Quelques années après, ayant appris en Amérique que le commandement de l'armée d'Italie venait de lui être confié : « Pour peu que les circonstances le secondent, dit-il en présence de plusieurs réfugiés français, ce sera la tête de César sur les épaules d'Alexandre. »

Cependant la liberté avait dégénéré en licence; l'anarchie versait sur la France ses poisons destructeurs. Volney, qui ne pouvait plus défendre à la tribune les principes de la justice et de l'humanité, les proclamait dans des écrits pleins d'énergie et de patriotisme, et ne craignait pas de braver les hommes de 93 : tantôt il les accablait sous le poids de l'évidence, et leur reprochait hardiment leurs forfaits journaliers; tantôt, maniant l'arme acérée du sarcasme, il s'écriait : « Modernes Lycurgues, vous parlez de pain et de fer : le fer des piques ne produit que du sang; c'est le fer des charnières qui produit du pain! »

C'en était trop sans doute pour ne pas subir le sort de tout homme vertueux, de tout patriote éclairé : Volney fut dénoncé comme *royaliste*, et chargé de fers; sa détention dura dix mois, et il ne dut sa liberté qu'aux événements du 9 thermidor.

Enfin l'horizon s'éclaircit après l'orage, et un gouvernement nouveau parut vouloir mettre tous ses efforts à obté-

nir le titre de gouvernement réparateur. On donna une forte impulsion à l'instruction publique; une école nouvelle fut établie en France, et les professeurs en furent choisis parmi les savants les plus illustres.

L'auteur des *Ruines*, appelé à la chaire d'histoire, accepta cette charge pénible, mais qui portait avec elle une bien douce récompense pour lui, puisqu'elle lui offrait les moyens d'être utile. Tout en enseignant l'histoire, il voulait chercher à diminuer l'influence journalière qu'elle exerce sur les actions et les opinions des hommes; il la regardait à juste titre comme l'une des sources les plus fécondes de leurs préjugés et de leurs erreurs : c'est en effet de l'histoire que dérivent la presque totalité des opinions religieuses et la plupart des maximes et des principes politiques souvent si erronés et si dangereux qui dirigent les gouvernements, les consolident quelquefois, et ne les renversent que trop souvent. Il chercha à combattre ce respect pour l'histoire, passé en dogme dans le système d'éducation de l'Europe, et s'attacha d'autant plus à l'ébranler, qu'éclairé par des recherches savantes, il ajoutait moins de foi à ces *raconteurs des temps passés*, qui écrivaient souvent sur des ouï-dire et toujours poussés par leurs passions. Comment en effet croirions-nous à la véracité des anciens historiens, lorsque nous voyons sans cesse les événements d'hier dénaturés aujourd'hui?

Dans ses leçons à l'école normale, Volney se livra à des considérations générales, mais approfondies, et qui n'étaient à ses yeux que des éléments préparatoires aux cours qu'il se proposait de faire. La suppression de cette école déjà célèbre vint interrompre ses travaux.

Libre alors, mais fatigué des secousses journalières d'une politique orageuse, tourmenté du désir d'être utile lors même qu'on lui en ôtait les moyens, Volney sentit renaitre en lui cette passion qui dans sa jeunesse l'avait conduit en Egypte et en Syrie. L'Amérique devenue libre marchait à pas de géant vers la civilisation : c'était sans doute un sujet digne de ses observations; mais en entreprenant ce nouveau voyage, il était agité de sentiments bien différents de ceux qu'il avait jadis conduits en Orient.

« En 1785, nous dit-il lui-même, il était parti de Marseille, « de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui « et en soi qu'inspire la jeunesse; il quittait gaiement un pays « d'abondance et de paix, pour aller vivre dans un pays de « barbarie et de misère, sans autre motif que d'employer le « temps d'une jeunesse inquiète et active à se procurer des « connaissances d'un genre neuf, et à embellir par elles le « reste de sa vie d'une auréole de considération et d'estime. « En 1795, au contraire, lorsqu'il s'embarquait au Havre, « c'était avec le dégoût et l'indifférence que donnent le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste « du passé, soucieux de l'avenir, il allait avec défiance chez « un peuple libre, voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait pour sa virile et puissante asile de paix, dont « l'Europe ne lui offrait plus l'espérance. »

Mais à peine arrivé en Amérique, après une longue et pénible traversée, loin de se livrer à un repos nécessaire et qu'il semblait y être venu chercher, Volney, toujours avide d'instruction, ne put résister à la vue du vaste champ d'observations qui s'ouvrait devant lui. Il s'était depuis longtemps persuadé de cette vérité, qu'il n'est rien de si difficile que de parler avec justesse du système général d'un pays ou d'une nation, et qu'on ne peut le faire qu'en observant et voyant par soi-même. Il se mit donc en devoir d'explorer cette nouvelle contrée, comme douze années auparavant il avait traversé les pays d'Orient, c'est-à-dire, presque toujours à pied et sans guide. Ce fut ainsi qu'il parcourut successivement toutes les parties des États-Unis, étudiant le climat, les lois, les habitants, les mœurs, et lisant dans le grand livre de la nature les divers changements opérés par la force toute-puissante des siècles.

Le grand Washington, le libérateur des États-Unis, le guerrier patriote qui avait préféré la liberté de son pays à de vains honneurs, Washington ne pouvait voir avec indifférence l'auteur des *Ruines*; aussi le recut-il avec distinction, et lui donna-t-il publiquement des marques d'estime et de confiance.

Il n'en fut pas de même de J. Adams, qui exerçait alors les premières fonctions de la république. Volney, toujours su-

cère, avait critiqué franchement un livre que le président avait publié quelque temps avant d'être élevé à la magistrature quinquennale. On attribua généralement à une petite rancune d'auteur une persécution injuste et absurde que Volney eut à essuyer. Il fut accusé d'être l'agent secret d'un gouvernement dont la hache n'avait cessé de frapper des hommes qui, comme lui, étaient les amis sincères d'une liberté raisonnable. On prétendit qu'il avait voulu livrer la Louisiane au Directoire; tandis qu'il avait publié ouvertement que, suivant lui, l'invasion de cette province était un faux calcul politique.

Ce fut dans ce même temps qu'il fut en butte aux attaques du docteur Priestley, aussi célèbre par ses talents que remarquable par une manie de catéchiser que l'incendie de sa maison à Londres n'avait pu guérir. Le physicien anglais n'avait pu lire de sang-froid quelques pages des *Ruines* sur les diverses croyances des peuples. Pour s'être placé entre deux sectes également extrêmes, il se croyait modéré, quoiqu'il proscrivit, avec toute la violence des hommes les plus exagérés, quiconque ne reconnaissait pas avec lui la divinité des Écritures, et ne niait pas celle de Jésus-Christ. Priestley, peut-être jaloux de la réputation de Volney, ne négligea aucun moyen de l'engager dans une controverse suivie, voulant sans doute profiter de la célébrité du philosophe français pour mieux établir la sienne : le sage voyageur n'opposa d'abord aux attaques souvent grossières du savant anglais que le plus imperturbable silence; mais enfin, pressé vivement par des diatribes où il était traité d'ignorant et de Hottentot, Volney dut se décider à répondre, et ce fut pour dire qu'il ne répondrait plus. Dans cette réponse peu connue¹, il n'opposa aux grossièretés de son adversaire qu'une froide ironie, tempérée par l'urbanité française et soutenue par le langage de la raison; il y refusa de faire sa profession de foi, « parce que, disait-il, soit sous l'aspect politique, soit sous l'aspect religieux, l'esprit de doute se lie aux idées de liberté, de vérité, de génie, et l'esprit de certitude aux idées de tyrannie, d'abrutissement et d'ignorance. »

Ce concours de persécutions dégoûtait Volney de son séjour aux États-Unis, lorsque ayant reçu la nouvelle de la mort de son père, il fit ses adieux à la terre de la liberté, pour venir saluer le sol de la patrie.

A peine arrivé en France², son premier soin fut de renoncer à la succession de son père en faveur de sa belle-mère, pour laquelle il avait toujours eu les sentiments d'un fils, parce qu'elle lui avait montré dans plusieurs occasions la sollicitude d'une mère.

Volney avait signalé son retour d'Égypte par la publication de son Voyage; on s'attendait généralement à voir paraître la relation de celui qu'il venait de faire en Amérique : cette espérance fut en partie déçue.

A l'époque de l'affranchissement des États-Unis, cette belle contrée attirait l'attention générale; chacun, fasciné par l'enthousiasme de la liberté, y voyait un pays naissant, mais déjà riche à son aurore de tous les fruits de l'âge mûr. C'était, suivant la plupart, le modèle de tout gouvernement; mais suivant Volney, ce n'était qu'une séduisante chimère. Il avait tout vu en homme impartial; il était revenu riche de remarques neuves, d'observations savantes : il conçut le plan d'un grand ouvrage où il aurait observé la crise de l'indépendance dans toutes ses phases, ou il aurait traité successivement des diverses opinions qui partagent les Américains, de la politique de leur nouveau gouvernement, de l'extension probable des États, malgré leur division sur quelques points; enfin il aurait cherché à faire sentir l'erreur romanesque des écrivains modernes, qui appellent peuple neuf et vierge une réunion d'habitants de la vieille Europe, Allemands, Hollandais et surtout Anglais des trois royaumes. Mais cet important ouvrage, dont cependant plusieurs parties étaient achevées, demandait un grand travail et surtout beaucoup de temps dont les affaires publiques et privées ne lui permirent pas de disposer; et d'ailleurs ses opinions différant sur beaucoup de points de celles des publicistes américains, peut-être fut-il aussi arrêté par la crainte trop fondée de se faire de nouveaux

ennemis. Il se détermina donc à ne publier que le *Tableau du climat et du sol des États-Unis*.

Le Voyage en Égypte et en Syrie avait eu un si brillant succès, que ce ne fut qu'avec défiance que Volney publia le résultat des observations qu'il avait faites en Amérique. Ce dernier ouvrage fut aussi bien accueilli que le premier. L'auteur y embrasse d'un coup d'œil ces vastes régions hérissées de montagnes inaccessibles et couvertes d'immenses forêts; il en trace le plan topographique d'une main hardie; il analyse avec sagacité les variations du climat. Sa définition pittoresque des vents est surtout remarquable. « Il n'a pas songé à les personnifier, et cependant, a dit un écrivain³, ils prennent dans ses descriptions animées une sorte de forme et de stature homériques. Ce sont des puissances : les fleuves et le continent sont leur empire; ils commandent aux nuages, et les nuages, comme un corps d'armée, se rallient sous leurs ordres. Les montagnes, les plaines, les forêts deviennent le théâtre bruyant des combats. L'exposition des marches, des contre-marches de ces tumultueux courants d'air, qui se brisent les uns contre les autres dans des chocs épouvantables, ou qui se précipitent entre les monts à pic avec une impétuosité retentissante; tout ce désordre de l'atmosphère produit un effet qui saisit à la fois l'âme et les sens, et les fait tressaillir d'émotions nouvelles devant ces nouveaux objets de surprise et de terreur. »

Dans cet ouvrage, comme dans son *Voyage en Égypte et en Syrie*, Volney ne se borne pas à une simple description des pays qu'il parcourt : il se livre à des considérations élevées; l'utilité des hommes est toujours le but de ses recherches. L'étude qu'il avait faite de la médecine lui donnait un grand avantage sur tous les voyageurs qui l'avaient précédé; il était plus à même de juger du climat, d'analyser la salubrité de l'air : il nous retrace les effets de la peste, de la fièvre jaune; il en recherche les diverses causes, et s'il ne nous indique pas des moyens de guérir ces terribles épidémies, du moins nous apprend-il comment on pourrait les prévenir.

Différent des autres voyageurs, Volney ne nous entretient jamais de ses aventures personnelles; il évite avec soin de se mettre en scène, et ne parle même pas des dangers qu'il a courus. Ce n'est cependant qu'exposé à des périls de toute espèce qu'il a pu voyager dans les pays ravagés de l'Orient et dans les sombres forêts de l'Amérique. Il avait d'autant plus à craindre la cruauté des hommes et les attaques des bêtes féroces, qu'il négligeait de prendre les précautions les plus simples qu'indique la prudence; aussi n'échappa-t-il plusieurs fois que par miracle. En traversant une des forêts des États-Unis, il s'endormit au pied d'un chêne; à son réveil, il se couvrit son manteau, et resta pétrifié à la vue d'un serpent à sonnettes. L'affreux reptile, troublé dans son repos, s'élança et disparait parmi les arbres; on n'entendait plus le bruit de ses écailles, avant que Volney, glacé de terreur, eût songé à s'enfuir.

Pendant ce voyage, on avait créé en France ce corps littéraire qui sut en peu d'années se placer au premier rang des sociétés savantes de l'Europe. L'illustre voyageur fut appelé à siéger à l'Académie : cet honneur lui avait été décerné pendant son absence; il y acquit de nouveaux droits en publiant les observations qu'il avait faites aux États-Unis.

Trois années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté la France, et les orages politiques n'étaient pas apaisés : les factions s'agitaient encore et dominaient tour à tour. Volney ne voulut pas reparaitre sur la scène politique, et chercha dans l'étude des consolations contre les peines que lui causaient les malheurs de sa patrie.

A peu près vers cette époque, il vit arriver chez lui le général Bonaparte, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, et que le mouvement des partis avait fait priver de son grade. « Me voila sans emploi, dit-il à Volney; je me console de ne plus servir un pays que se disputent les factions. Je ne puis rester oisif; je veux chercher du service ailleurs. Vous connaissez la Turquie; vous y avez sans doute conservé des relations; je viens vous demander des renseignements, et

¹ Voyez page 98.

² En juin 1798.

³ Laya, Discours de l'Académie.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE C. F. VOLNEY.

Il faut tracer la double nomenclature arabe et française : au premier coup d'œil la chose fut jugée impraticable à cause de la différence des prononciations. Volney fut invité à faire l'application de son système ; mais il n'y consentit qu'à condition qu'il serait préalablement examiné par un comité de savants ; ne voulant pas, disait-il, hasarder l'honneur d'un monument public pour une petite vanité personnelle. On nomma une commission de douze membres, et le nouveau système de transcription européenne fut admis à une grande majorité.

Ce nouveau succès fut une douce récompense de ses utiles travaux. Il continua de diriger ses recherches vers cette nouvelle branche de savoir, et publia successivement plusieurs autres écrits, où il continua de présenter des développements nouveaux à sa première idée philanthropique de concourir à rapprocher tous les peuples ; nous avons de lui *l'Hebreu simplifié*, *l'Alphabet européen*, un *Rapport sur les vocabulaires comparés du professeur Pallas*, et un *Discours sur l'étude philosophique des langues*.

La suppression de l'école normale avait mis fin aux cours d'histoire que Volney avait ouverts d'une manière si brillante ; mais elle n'avait pas interrompu ses nombreuses et profondes recherches sur les anciens historiens. Dès 1781, il avait soumis à l'Académie un essai sur la chronologie de ces premiers peuples dont il avait été observer les monuments et les traces dans les pays qu'ils avaient habités. En 1814, il publia ses *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*. Il y interroge tour à tour les plus anciennes traditions, les combat les unes par les autres, et par un système continué de comparaison, il parvient à dégager les faits des nombreuses fables qui les dénaturaient. Peu d'historiens résistent à cette espèce d'enquête juridique ; c'est dans leur propre arsenal qu'il va chercher des armes pour les combattre, et il le fait d'une manière victorieuse. Il s'attache surtout à résoudre le grand problème assyrien, et le résout à l'honneur d'Hérodote, qui est démontré l'auteur le plus profond et le plus exact des anciens. Cet ouvrage, fruit d'un travail immense et preuve d'une érudition profonde, eût suffi pour la gloire de Volney.

L'étude opiniâtre à laquelle il se livrait sans cesse abrégée ses jours. Sa santé, qui avait toujours été délicate, devint languissante, et bientôt il sentit approcher sa fin ; elle fut digne de sa vie.

« Je connais l'habitude de votre profession, dit-il à son médecin trois jours avant de mourir ; mais je ne veux pas que vous traitiez mon imagination comme celle des autres malades. Je ne crains pas la mort. Dites-moi franchement ce que vous pensez de mon état, parce que j'ai des dispositions à faire. » Le docteur paraissant hésiter : « J'en sais assez, » reprit Volney ; faites venir un notaire. »

Il dicta son testament avec le plus grand calme ; et n'abandonnant pas à son dernier moment l'idée qui n'avait cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans, et craignant sans doute que ses essais ne fussent interrompus après lui, il consacra

une somme de vingt-quatre mille francs pour fonder un prix annuel de douze cents francs pour le meilleur ouvrage sur l'étude philosophique des langues.

Volney mourut le 25 avril 1820 ; les regrets de toute la France se sont mêlés aux larmes d'une épouse, modèle de son sexe, dont la bienfaisance fait oublier aux pauvres la perte de leur protecteur, et dont les vertus rappellent les qualités de celui dont elle sut embellir la vie.

Parvenu aux honneurs et à une brillante fortune, et ne les devant qu'à ses talents supérieurs, Volney n'en faisait usage que pour rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. Il se plaisait surtout à encourager et à secourir des hommes de lettres indigents. Le malheureux pouvait réclamer l'appui de ce citoyen vertueux, qui ne résistait jamais au plaisir d'être utile.

Dans sa carrière politique, il se montra toujours ami sincère d'une liberté raisonnable, et ne devia jamais de ses principes de justice et de modération. Un de ses amis le félicitait un jour sur sa lettre à Catherine : « Et moi, je m'en suis repenti, dit-il aussitôt avec une sincérité philosophique. » Si, au lieu d'irriter ceux des rois qui avaient montré des dispositions favorables à la philosophie, nous eussions maintenu ces dispositions par une politique plus sage et une conduite plus modérée, la liberté n'eût pas éprouvé tant d'obstacles, ni coûté tant de sang. »

La modestie et la simplicité de son caractère et de ses mœurs ne l'abandonnèrent jamais, et les honneurs dont il fut revêtu ne l'éblouirent pas un instant. « Je suis toujours le même, écrivait-il à un de ses intimes amis ; un peu comme Jean la Fontaine, prenant le temps comme il vient et le monde comme il va ; pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler monsieur le comte, mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes, et mon cachet dont je vous régale : deux colonnes asiatiques ruinées, d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique (fond d'argent), oiseau voyageur, mais fidèle, qui chaque année vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

On a souvent reproché à Volney un caractère morose et une sorte de disposition misanthropique, dont il avait montré des germes dans les premières années de sa vie. Ce reproche, il faut l'avouer, n'a pas toujours été sans fondement ; ces dispositions furent quelquefois l'effet d'une santé trop languissante ; peut-être aussi doit-on les attribuer à cette étude profonde qu'il avait faite du cœur humain, dans le cours de sa vie politique. « Malheur, a dit un sage, malheur à l'homme sensible qui a osé déchirer le voile de la société, et refuse de se livrer à cette illusion théâtrale si nécessaire à notre repos ! son âme se trouve en vie dans le sein du néant ; c'est le plus cruel de tous les supplices..... » Volney déchira le voile.

ADOLPHE BOSSANGE.

FIN DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE C. F. VOLNEY.

augmenté leurs déprédations, et par la vénalité publique de toutes les places, Mahmoud a porté le dernier coup à leur constitution. Depuis le commencement du siècle, la Russie a accru ses possessions de la Livonie, de l'Ingrie, de l'Estonie, et depuis quinze ans seulement, d'une partie de la Pologne, d'un vaste terrain entre le Dnieper et le Bog, et enfin de la Crimée. La Turquie, il est vrai, n'a encore rien perdu en apparence; mais peut-on compter pour de vraies possessions l'Égypte, le pays de Bagdad, la Moldavie, la Grèce, et tant de districts soumis à des rebelles? Maintenant, supposer que les deux empires s'arrêtent tout à coup dans leur marche réciproque, c'est mal connaître les lois du mouvement: dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, lorsqu'une fois un corps s'est mis en mouvement, il lui devient d'autant plus difficile de s'arrêter, qu'il a une plus grande masse. L'impulsion donnée et l'équilibre rompu, l'on ne peut plus assigner le terme de la course. La Russie est d'autant plus dans ce cas, que son activité, accrue par de longs obstacles, trouve maintenant pour se déployer une plus vaste carrière. En effet, le tsar Pierre l'ayant d'abord dirigée contre les États du Nord, il a fallu, pour lutter avec eux, qu'elle développât tous ses moyens et en perfectionnât l'usage. L'on a voulu censurer cette marche du tsar, et l'on a dit qu'il eût mieux fait de se tourner vers la Turquie: mais peut-être que les goûts personnels de Pierre I^{er} ont eu l'effet d'une politique profonde; peut-être qu'avec ses Russes indisciplinés il n'eût pu vaincre les Turks encore non énervés: au lieu qu'en transportant le théâtre de son activité sur la Baltique, il a monté tous les ressorts de son empire au ton des États de l'Europe. Aujourd'hui que l'équilibre s'est établi de ce côté, et que la Russie y voit des obstacles d'agrandissement, elle revient vers un empire barbare avec tous les moyens des empires policés, et elle a droit de s'en promettre des succès d'autant plus grands que, par cette dérivation, elle a repris la vraie route où l'appelait la nature, et que lui ont tracée dès longtemps ses préjugés et ses habitudes.

En effet, l'on peut observer que depuis que la Russie formée en corps d'empire a pu porter ses regards hors de ses frontières, l'essor le plus constant de son ambition s'est dirigé vers les contrées méridionales, vers la Turquie et la Perse. A remonter jusqu'au quinzième siècle, à peine trouve-t-on deux règnes qui n'aient pas produit de ce côté quelques entreprises. Que prouvent ces habitudes communes à des générations diverses, sinon des mobiles inhérents à l'espèce? et ces mobiles ne sont pas équivoques: car sans parler de l'instigation de la religion, qui souvent n'est que le masque des penchants, il suffit de comparer les objets de jouissances qu'offre chacun des deux empires. Dans l'un c'est du goudron, du caviar¹, du poisson salé et fumé, de la bière, des boissons de lait et de grains fermentés, des chanvres, des lins, un ciel rigoureux, une terre rebelle, et par conséquent une vie de travail et de peine. Dans l'autre, avec tous les moyens d'obtenir les mêmes produits (les fourrures exceptées), dans l'autre, dis-je, c'est le luxe des objets les plus attrayants: ce sont des vins exquis, des parfums voluptueux, du café, des fruits

¹ Espèces d'œufs de poisson préparés

de toute espèce, des soies, des cotons délicats, un climat admirable, et une vie de repos et d'abondance. Quels avantages d'une part! de l'autre quelles privations! et quels mobiles puissants pour la cupidité armée, que cette foule de jouissances offertes à tous les sens! en vain une morale misanthropique s'est efforcée d'en rompre le charme: les jouissances des sens ont gouverné et gouverneront toujours les hommes. C'est pour les vins de l'Italie que les Gaulois franchirent trois fois les Alpes; c'est pour la table des Romains que les Barbares accoururent du Nord; c'est pour les vêtements de soie et pour les femmes des Grecs que les Arabes sortirent de leurs déserts: et n'est-ce pas pour le poivre et le café que les Européens traversent l'Océan et se font des guerres sanglantes? Ce sera pour tous ces objets réunis que les Russes envahiront l'Asie: et que l'on juge de la sensation qu'ont dû éprouver dans la dernière guerre leurs armées transportées dans la Moldavie, l'Archipel et la Grèce! Quel ravissement pour leurs officiers et leurs soldats de boire les vins de Ténédos, de Chio, de Morée! de piller sur les champs de bataille et dans les camps forcés, des cafetans de soie brodés d'argent et d'or, des châles de cachemire, des ceintures de mousseline, des poignards damasquinés, des pelisses et des pipes! quel plaisir de rapporter dans sa patrie ces trophées de son courage, de les montrer à ses parents, à ses amis, à ses rivaux! de vanter les pays que l'on a vus, ces vins dont on a bu, et ces aventures merveilleuses dont on a été le témoin! Maintenant qu'une nouvelle guerre se déclare, et que la plupart des acteurs de la dernière vivent encore, tous les motifs vont se réunir pour donner plus de force aux passions: ce sera pour les jeunes gens l'émulation et la nouveauté: pour les vétérans, des souvenirs embellis par l'absence; pour les officiers, l'espoir des commandements et la multiplication des places; enfin, pour ceux qui gouvernent, des projets enivrants d'agrandissement et de gloire: et quel projet, en effet, plus capable d'enflammer l'imagination, que celui de reconquérir la Grèce et l'Asie, de chasser de ces belles contrées de barbares conquérants, d'indignes maîtres! d'établir le siège d'un empire nouveau dans le plus heureux site de la terre! de compter parmi ses domaines les pays les plus célèbres, et de régner à la fois sur Byzance et sur Babylone, sur Athènes et sur Ecbatanes, sur Jérusalem et sur Tyr et Palmyre! quelle plus noble ambition que celle d'affranchir des peuples nombreux du joug du fanatisme et de la tyrannie! de rappeler les sciences et les arts dans leur terre natale! d'ouvrir une nouvelle carrière à la législation, au commerce, à l'industrie, et d'effacer, s'il est possible, la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient ressuscité! Et peut-être n'est-ce point supposer des vues étrangères au gouvernement russe. Plus on rapproche les faits et les circonstances, plus on aperçoit les traces d'un plan formé avec réflexion et suivi avec constance, surtout depuis la dernière guerre. D'abord l'on a demandé l'usage de la mer Noire, puis l'entrée de la Méditerranée; l'on a exigé l'abandon des Tartares, puis l'on s'est emparé de la Crimée; l'on protège aujourd'hui les Géorgiens et les Moldaves; le premier traité les soustraira à la Porte. L'on attire des Grecs à Pétersbourg, et on leur fonde des collèges:

tique, ils n'en sont pas moins honteux. Si l'ambassadeur marche dans les rues de Constantinople, le moindre janissaire s'arroge le pas sur lui, comme pour lui signifier que le dernier des musulmans vaut mieux que le premier des infidèles. Les gardes mêmes qu'il entretient à sa porte restent fièrement assis quand il passe, et jamais on n'a pu abolir cet indécent usage : il a fallu les plus longues disputes pour sauver un pareil affront dans les audiences du vizir. Enfin, l'on réгла qu'il entrerait en même temps que l'ambassadeur ; mais quand celui-ci sort, le vizir ne se lève point, et l'on n'imagine pas toutes les ruses qu'il emploie dans chaque visite pour l'humilier. Passons sur les dégoûts de la vie prisonnière que les ambassadeurs mènent à Constantinople : si du moins leur personne était en sûreté ! mais les Turks ne connaissent point le droit des gens, et ils l'ont souvent violé : témoin l'ambassadeur de France, M. de Sanci, qui, sur le soupçon d'avoir connivé à l'évasion d'un prisonnier, fut lui-même mis en prison, et y resta quatre mois ; témoin M. de la Haie qui, portant la parole pour son père, ambassadeur de Louis XIV, fut, par ordre du vizir, frappé si violemment au visage, qu'il en perdit deux dents : l'outrage ne se borna pas là, *on le jeta dans une prison si infecte, dit l'historien qui raconte ces faits*¹, *que souvent les mauvaises vapeurs éteignaient la chandelle. On saisit aussi l'ambassadeur même, et on le tint également prisonnier deux mois, au bout desquels il n'obtint la liberté qu'avec des présents et de l'argent.* Si ces excès n'ont pas ménagé des têtes aussi respectables, que l'on juge des traitements auxquels sont exposés les subalternes. Aussi a-t-on vu, en 1769, deux de nos interprètes à Saïde recevoir une bastonnade de 500 coups, pour laquelle on paye encore à l'un d'eux une pension de 500 livres. En 1777, M. Boriés, consul d'Alexandrie, fut tué d'un coup de pistolet dans le dos ; et peu auparavant, un interprète de cette même échelle avait été enlevé et conduit à Constantinople, où, malgré les réclamations de l'ambassadeur, il fut secrètement étranglé.

A notre honte, ces outrages et beaucoup d'autres sont restés sans vengeance. On les a dissimulés par un système qui prouve que l'on ne connaît point le caractère des Turks : on a cru, par ces ménagements, les rendre plus traitables ; mais la modération qui, avec les hommes polis, a de bons effets, n'en a que de fâcheux avec les barbares : accoutumés à devoir tout à la violence, ils regardent la douceur comme un signe de faiblesse, et ne rendent à la complaisance que des mépris. Les Européens qui vont en Turquie ne tardent pas d'en faire la remarque : bientôt ils éprouvent que cet air affable, ces manières prévenantes qui, parmi nous, excitent la bienveillance, n'obtiennent des Turks que plus de hauteur : on ne leur en impose que par une contenance sévère, qui annonce un sentiment de force et de supériorité. C'est sur ce principe que notre gouvernement eût dû régler sa conduite avec les Turks ; et il devait y apporter d'autant plus de rigueur, que jamais leur alliance avec nous ne fut fondée sur une amitié sincère,

mais bien sur cette politique perfide dont ils ont usé dans tous les temps : partout, pour détruire leurs ennemis, ils ont commencé par les désunir et par s'en allier quelques-uns, pour avoir moins de forces à combattre. S'ils eussent subjugué l'Autriche, nous eussions vu à quoi eût abouti notre alliance. Le vizir Kiouperli le fit assez entendre à M. de la Haie. Cet ambassadeur lui ayant fait part des succès de Louis XIV contre les Espagnols dans la guerre de Flandre : *Que m'importe, reprit fièrement le vizir, que le chien mange le porc, ou que le porc mange le chien, pourvu que les affaires de mon maître prospèrent* ; par où l'on voit clairement le mépris et la haine que les Turks portent également à tous les Européens.

D'après ces dispositions, nous eussions dû, à notre tour, dédaigner une semblable alliance, et lui en substituer une plus conforme à nos mœurs. La Russie, comme je l'ai dit, réunissait pour nous toutes les convenances : par sa position, elle remplissait le même objet politique que la Turquie, et elle le remplissait bien plus efficacement par sa puissance. Nous y trouvions une cour polie, passionnée pour nos usages et notre langue, et nous pouvions compter sur une considération distinguée et solide. Nous avons négligé ces avantages ; mais il est encore temps de les renouveler ; la prudence nous le conseille ; les circonstances même nous en font la loi. Puisqu'il est vrai que l'ancien équilibre est détruit, il faut tendre à en former un nouveau ; et, j'ose l'assurer, celui qui se prépare nous est favorable. En effet, dans le partage éventuel de la Turquie entre l'empereur et l'impératrice, il ne faut pas s'en laisser imposer par l'accroissement qu'en recevront leurs États, ni mesurer la force politique qu'ils en retireront par l'étendue géographique de leur acquisition. L'on peut s'assurer, au contraire, que, dans l'origine, leur conquête leur sera onéreuse, parce que le pays qu'ils prendront exigera des avances : ce ne sera que par la suite du temps qu'il produira ses avantages, et ce temps amènera d'autres rapports et d'autres circonstances. Du moment que la Russie et l'Autriche se trouveront limitrophes, l'intérêt qui les a unies les divisera, et leur jalousie réciproque rendra l'équilibre à l'Europe.

Déjà même l'on suppose que le partage pourra la faire naître au sujet de Constantinople. Il est certain que la possession de cette ville entraîne de tels avantages, que le parti qui l'obtiendra aura une prérogative marquée : si l'empereur la cède, il peut se croire lésé : si l'impératrice ne l'obtient, la conquête est inutile. Le canal de Constantinople étant la seule issue de la mer Noire vers la Méditerranée, sa possession est indispensable à la Russie, dont les plus belles provinces débouchent dans la mer Noire, par le Don et le Niéper : d'autre part, les États de l'empereur ont aussi leur issue naturelle sur cette mer ; car le Danube, qui, par lui-même ou par les rivières qu'il reçoit, est la grande artère de la Hongrie et de l'Autriche ; le Danube, dis-je, y prend son embouchure. Il semble donc que

¹ Mahomet, disent les musulmans, a reçu de Dieu l'empire de la terre, et quiconque n'est pas son disciple, doit être son esclave. Quand les Turks veulent louer le roi de France, ils disent : *C'est un sujet soumis* : et il n'y a pas trois ans que le style de la chancellerie de Maroc était : *A l'infidèle qui gouverne la France.*

¹ Voyez l'*Histoire de l'état de l'empire ottoman*, par Paul Ricaut, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre, c. 10. Ce livre est sans contredit le meilleur que l'on ait fait sur la Turquie.

l'empereur ait le même intérêt d'occuper le Bosphore : cependant cette difficulté peut se résoudre par une considération importante, qui est que la Méditerranée étant le théâtre de commerce le plus riche et le plus avantageux, les États de l'empereur doivent s'y porter par la route la plus courte et la moins dispendieuse : or le circuit par la mer Noire ne remplit point cette double condition ; et il est facile de l'obtenir, en joignant les eaux du Danube à celles de la Méditerranée, par un ou plusieurs canaux que l'on pratiquerait entre leurs rivières respectives, par exemple, entre le *Drino* et le *Drin*, ou la *Bosna* et la *Narenta*. A ce moyen, la Hongrie et l'Autriche communiqueraient immédiatement à la Méditerranée, et l'empereur pourrait abandonner sans regret la navigation dangereuse et sauvage de la mer Noire.

Mais une seconde difficulté se présente. En donnant, d'un côté, à l'empereur, la Serbie, l'Albanie, la Bosnie, et toute la côte turke du golfe Adriatique ; d'autre part, à l'impératrice, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie et la Romélie, à qui, sans blesser les proportions, appartiendront la Grèce propre, la Morée et l'Archipel ? Ce cas, je le sais, est épineux, ainsi que beaucoup d'autres : les conjectures deviennent d'autant plus équivoques, que Joseph et Catherine savent donner à leurs intérêts plusieurs combinaisons : cependant il en est une qui me paraît probable, en ce qu'elle réunit des convenances communes à toute l'Europe. Dans cette combinaison, je suppose, 1^o que l'empereur ayant moins égard à l'étendue du terrain qu'aux avantages réels qu'il en peut retirer, se bornera aux provinces adjacentes au golfe Adriatique, y réunissant peut-être Raguse et les possessions de Venise, à qui l'on donnera quelque équivalent ; en sorte qu'il possédera tout le terrain compris à l'ouest d'une ligne tirée par la hauteur de Vidin à Corfou ; 2^o que, par une indemnité de partage, il obtiendra un consentement et une garantie pour l'acquisition de la Bavière, qu'il ne perd pas de vue ; 3^o que, d'autre part, pour continuer de jouir de l'alliance importante de la Russie, il secondera le projet que l'on a de grandes raisons de supposer à Catherine II, et qu'il la reconnaitra impératrice de Constantinople, et restauratrice de l'empire grec ; ce qui convient d'autant plus, que presque tout le pays qu'elle possédera est peuplé de Grecs qui, par affinité de culte et de mœurs, ont autant d'inclination pour les Russes qu'ils ont d'aversion pour les Allemands. Or comme il est impossible que Constantinople et Pétersbourg obéissent au même maître, il arrivera que Constantinople deviendra le siège d'un État nouveau, qui pourra concourir au nouvel équilibre ; et peut-être que, par un cas singulier, le trône ravi aux Constantin par les Ottomans repassera, de nos jours, des Ottomans à un Constantin.

Cette combinaison est de toutes la plus désirable, et nous devons la favoriser, parce que, par elle, notre intérêt se retrouve d'accord avec celui de l'humanité ; car si les trop grands États sont dangereux sous le rapport de la politique, ils sont encore plus pernicieux sous le rapport de la morale. Ce sont les grands États qui ont perdu les mœurs et la liberté des peuples ; c'est dans les grands États que s'est formé le pouvoir arbitraire qui tourmente et avilit

l'espèce humaine : alors qu'un seul homme a commandé à des millions d'hommes dispersés sur un grand espace, il a profité de leurs intervalles pour semer entre eux la zizanie et la discorde ; il a opposé leurs intérêts pour désunir leurs forces ; il les a armés les uns contre les autres, pour les asservir tous à sa volonté : alors les nations corrompues se sont partagées en satellites et en esclaves, et elles ont contracté tous les vices de la servitude et de la tyrannie : alors un homme, fier de se voir l'arbitre de la fortune et de la vie de tant d'êtres, a méconnu sa propre nature ; conçu un mépris insolent pour ses semblables, et l'orgueil a engendré la violence, la cruauté, l'outrage : alors que la multitude est devenue le jouet des caprices d'un petit nombre, il n'y a plus eu ni esprit, ni intérêt publics ; et le sort des nations s'est réglé par les fantaisies personnelles des despotes ; alors que quelques familles se sont approprié et partagé la terre, on a vu naître et se multiplier ces grandes révolutions, qui sans cesse changent aux nations leurs maîtres, sans changer leur servitude ; les pays dont je viens de parler en offrent d'instructifs exemples. Depuis qu'Alexandre imposa les fers de ses Macédoniens à la Grèce, quelle foule d'usurpations n'a pas subies cette malheureuse contrée ? Avec quelle facilité les moindres conquérants ne se la sont-ils pas successivement arrachée ; et cependant n'est-ce pas ce même pays qui, jadis partagé entre vingt peuples, comptait dans un petit espace vingt États redoutables ? N'est-ce pas ce pays dont une seule ville faisait échouer les efforts de l'Asie rassemblée sous les ordres d'un despote ? dont une autre ville, avec une poignée de soldats, faisait trembler le grand roi jusqu'au fond de la Perse ? N'est-ce pas ce pays où l'on comptait à la fois, et Thèbes, et Corinthe, et Sparte, et Messène, et Athènes, et la ligue des Achéens ? Et cette Asie si décriée pour sa servilité et sa mollesse, eut aussi ses siècles d'activité et de vertu, avant qu'il s'y fût formé aucun grand empire. Longtemps dans cette Syrie, qui maintenant n'est qu'une faible province, l'on put compter dix États, dont chacun avait plus de force réelle que n'en a tout l'empire turk. Longtemps les petits rois de Tyr et de Jérusalem balancèrent les efforts des grands potentats de Ninive et de Babylone ; mais depuis que les grands conquérants se montrèrent sur la terre, la vertu des peuples s'éclipsa ; chaque État, en perdant son trône, sembla perdre le foyer de sa vie : son existence devint d'autant plus languissante, que ce centre de circulation s'éloigna davantage de ses membres. Ainsi les grands empires, si imposants par leurs dehors gigantesques, ne sont en effet que des masses sans vigueur, parce qu'il n'y a plus de proportion entre la machine et le ressort. C'est d'après ce principe qu'il faut évaluer l'agrandissement de l'Autriche et de la Russie ; plus leur domination s'étendra, plus elle perdra de son activité : ou si elle en conserve encore, la division de ses parties en sera plus prochaine : il arrivera de deux choses l'une : ou ces puissances suivront, dans leur régime, un système de tyrannie, et par là même elles seront faibles ; ou elles suivront un système favorable à l'espèce humaine, et nous n'aurons point à redouter leur force : dans tous les cas, c'est de notre intérieur, bien

Xerxès.

l'ascendant qui nous échappe : par là nous deviendrons supérieurs aux révolutions externes que le cours de la nature amène et nécessite. Il ne faut pas nous abuser ; l'état de choses qui nous environne ne peut pas durer : le temps prépare sans cesse de nouveaux changements, et le siècle prochain est destiné à en avoir d'immenses dans le système politique du monde entier. Le sort n'a pas dévoué l'Inde et l'Amérique à être éternellement les esclaves de l'Europe. L'affranchissement des colonies anglaises a ouvert pour le nouveau monde une nouvelle carrière ; et plus tôt ou plus tard les chaînes qui le tiennent asservi échapperont aux mains de ses maîtres. L'Inde commence à s'agiter, et pourra se purger bientôt d'une tyrannie étrangère. L'invasion de la Turquie et la formation d'une nouvelle puissance à Constantinople donneront à l'Asie une autre existence : le commerce prendra d'autres routes, et la fortune des peuples sera changée. Ainsi l'empire factice que s'étaient fait quelques États de l'Europe, sera de toutes parts ébranlé et détruit ; ils seront réduits à leur propre terre, et peut-être ce coup du sort qui les alarme en sera-t-il la plus grande faveur ; car alors les sujets de querelles devenus moins nombreux rendront les guerres plus rares ; les gouvernements moins distraits s'occuperont davantage de l'administration intérieure ; les forces moins partagées se concentreront davantage, et les États ressembleront à ces arbres qui, dépouillés par le fer de branches superflues où s'égarait la sève, n'en deviennent que plus vigoureux ; et la nécessité aura tenu lieu de sagesse. Dans cette révolution il n'est aucun peuple qui ait moins à perdre que nous ; car nous ne sommes ni épuisés de population ou languissants d'inertie comme le Portugal et l'Espagne, ni bornés de terrain et de moyens comme l'Angleterre et la Hollande. Notre sol est le plus riche et l'un des plus variés de l'Europe. Nous n'avons, il est vrai, ni coton, ni sucre, ni café, ni épiceries ; mais l'échange de nos vins, de nos laines, de nos objets d'industrie, nous en procurera toujours en abondance. Les Allemands n'ont point de colonies, et les denrées de l'Amérique et de l'Inde sont aussi répandues chez eux et moins chères que chez nous. C'est dans nos foyers, et non au delà des mers, que sont pour nous l'Égypte et les Antilles. Qu'avons-nous besoin de terre étrangère, quand un sixième de la nôtre est encore inculte, et que le reste n'a pas reçu la moitié de la culture dont il est susceptible ? Songeons à améliorer notre fortune et non à l'agrandir ; sachons jouir des richesses qui sont sous nos mains, et n'allons point pratiquer sous un ciel étranger une sagesse dont nous ne faisons pas même usage chez nous.

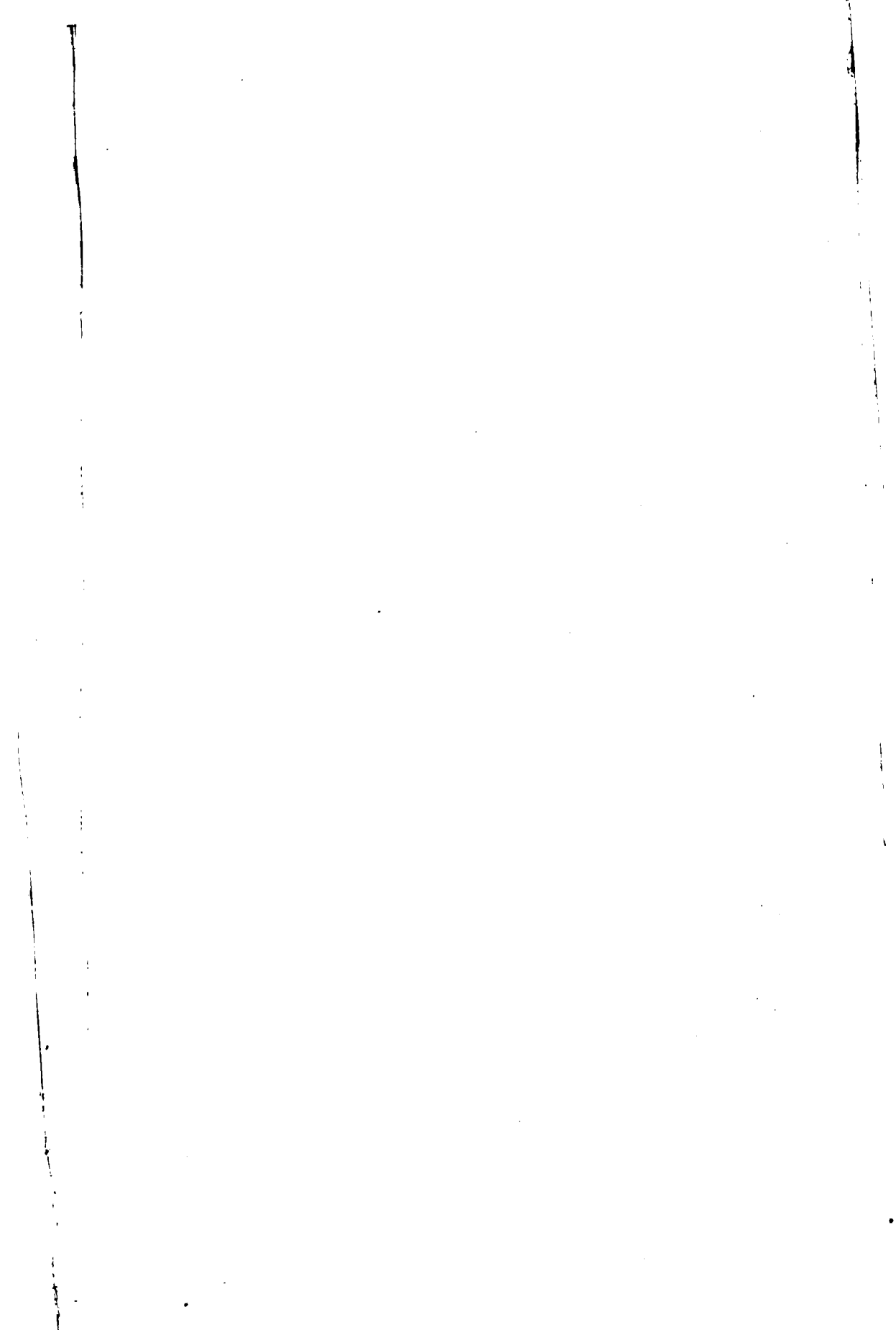
Mais désormais j'ai touché la borne de ma carrière, et je dois m'arrêter. J'ai exposé sur quels symptômes de faiblesse et de décadence je fonde les présages de la ruine prochaine de l'empire turk. J'ai insisté sur les faits généraux plus que sur ceux du moment, parce qu'il en est souvent des empires comme de ces arbres antiques qui, sous un aspect de verdure et quelques rameaux encore frais, cèlent un tronc rongé dans ses entrailles, et qui, n'ayant plus pour soutien que leur écorce, n'attendent, pour être renversés, que le premier souffle de la tempête. J'ai expliqué pourquoi l'empire russe, sans être lui-même robustement constitué, avait néanmoins une grande force relative,

et annonçait de grands accroissements. J'ai détaillé les raisons qui me font regarder la révolution prochaine plutôt comme avantageuse que comme nuisible à nos intérêts. Je pense que nous devons éviter la guerre, parce que, entreprise pour le commerce, elle nous coûtera toujours beaucoup plus qu'il ne nous rapporte ; et que, entreprise pour une conquête, elle nous perdra aussi certainement par son succès que par son échec. C'est désormais au temps à vérifier ou à démentir ces conjectures. A juger par les apparences, l'issue de la crise actuelle n'est pas éloignée ; il est possible que dans le cours de cette guerre, que sous le terme de deux campagnes, l'événement principal soit décidé ; il peut se faire que par une hardiesse calculée, les alliés marchent brusquement sur Constantinople, qu'ils trouveront désert et incendié. Ce coup frappé, ce sera à la prudence de consommer l'ouvrage de la fortune. Jamais carrière ne s'ouvrira plus brillante : il ne s'agit pas moins que de former des empires nouveaux sur le sol le plus fécond, dans le site le plus heureux, sous le plus beau climat de la terre, et pour comble d'avantage, d'avoir à policer une des races d'hommes les mieux constitués au moral et au physique. A bien des égards les peuples de la Turquie sont préférables, pour les législateurs, à ceux de l'Europe, et surtout à ceux du Nord. Les Asiatiques sont ignorants, mais l'ignorance vaut mieux que le faux savoir : ils sont engourdis, mais non pas brutes et stupides. L'on peut même dire qu'ils sont plus voisins d'une bonne législation que la plupart des Européens, parce que chez eux le désordre n'est point consacré par des lois. L'on n'y connaît point les droits vexatoires du système féodal, ni le préjugé barbare des naissances, qui consacrent la tyrannie des aristocrates. Toute réforme y sera facile, parce qu'il ne faudra pas, comme chez nous, détruire pour rebâtir. Les lumières acquises n'auront point à combattre la barbarie originelle ; et tel sera désormais l'avantage de toute constitution nouvelle, qu'elle pourra profiter des travaux modernes pour se former sur les principes de la morale universelle.

Si donc la puissance qui s'établira à Constantinople sait user de sa fortune, si dans sa conduite avec ses nouveaux sujets elle joint la droiture à la fermeté, si elle s'établit médiatrice impartiale entre les diverses sectes, si elle admet la tolérance absolue dont l'empereur a donné le premier exemple, et qu'elle ôte tout effet civil aux idées religieuses ; si la législation est confiée à des mains habiles et pures, si le législateur saisit bien l'esprit des Orientaux, cette puissance fera des progrès qui laisseront bientôt en arrière les anciens gouvernements : elle doit surtout éviter d'introduire, comme le tsar Pierre I^{er}, une imitation servile de mœurs étrangères. Chez un peuple comme chez un particulier, on ne développe de grands moyens qu'autant qu'ils dérivent d'un caractère propre. Enfin cette puissance doit s'abstenir, pour hâter la population, de transporter le peuple de ses provinces : l'expérience de tous les conquérants de l'Asie a trop prouvé que ces transplantations détruisent plus les hommes qu'elles ne les multiplient : quand un pays est bien gouverné, il se peuple toujours assez par ses propres forces : d'ailleurs les Arméniens, les Grecs, les Juifs et les autres nations persécutées de l'Asie, s'empresseront d'accourir vers une terre qui leur offrira

	Pages.		Pages
CONCLUSION DE L'ÉDITEUR. — Questions de droit public sur la cérémonie de l'onction royale.	622	§ III. De l'électricité de l'air.	681
NOTES.	624	CHAP. XI. — Conclusion : la lune influe-t-elle sur les vents ? — Action du soleil sur tout leur système, et sur le cours des saisons. — Changements opérés dans le climat par les défrichements.	682
Nouveaux éclaircissements sur les propriétés mentionnés au § VIII, page 608.	628	CHAP. XII. — Des maladies dominantes aux États-Unis. De la fièvre jaune.	688 691
TABLEAU DU CLIMAT ET DU SOL DES ÉTATS-UNIS.		APPENDICE.	696
PRÉFACR.	630	LETTRE au citoyen Bourgoing, ministre de la république française près le roi de Danemark	ibid.
CHAPITRE I ^{er} . — Situation géographique des États-Unis, et superficie de leur territoire.	633	ÉCLAIRCISSEMENTS.	
CHAP. II. — Aspect du pays.	634	ARTICLE 1 ^{er} . — Sur la Floride et sur le livre de BERNARD ROMANS, intitulé : <i>A concise natural and moral History of east and west Florida</i> ; New-York, 1776, sold by Aitken, in-12.	699
CHAP. III. — Configuration générale.	635	ART. II. — Sur l'histoire de New-Hampshire, par JÉRÉMIE BELKNAPP; et sur l' <i>Histoire du Vermont</i> , par SAMUEL WILLIAMS	701
§ I. Côte Atlantique.	636	§ I.	ibid.
§ II. Pays d'Ouest, ou bassin de Mississipi.	ibid.	§ II.	703
§ III. Contrée des montagnes.	638	ART. III. — Sur Gallipolis, ou colonie des Français sur l'Ohio.	ibid.
CHAP. IV. — Structure intérieure du sol.	641	ART. IV. — De la colonie du Poste-Vincennes sur la Wabash; et des colonies françaises sur le Mississipi et le lac Érié.	704
§ I. Région granitique.	ibid.	ART. V. — Observations générales sur les Indiens ou sauvages de l'Amérique-Nord.	709
§ II. Région des grès.	643	VOCABULAIRE de la langue des <i>Midmis</i>	729
§ III. Région calcaire.	ibid.	ÉTAT PHYSIQUE DE LA CORSE.	731
§ IV. Régions de sables marins.	646	PRÉCIS DE L'ÉTAT DE LA CORSE.	738
§ V. Régions d'alluvions fluviales.	ibid.	PREMIÈRE LETTRE A M. LE COMTE LANJUNAIS, sur l'authenticité de l'alphabet phénicien.	740
CHAP. V. — Des lacs anciens qui ont disparu.	647	SECONDE LETTRE A M. LE COMTE LANJUNAIS, sur l'authenticité de l'alphabet phénicien; contenant diverses questions historiques, proposées comme problèmes à résoudre.	743
CHAP. VI. — De la chute de Niagara et de quelques autres chutes remarquables.	652	LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE, sur une nouvelle traduction d'Hérodote.	746
CHAP. VII. — Des tremblements de terre et des volcans.	656	QUESTIONS DE STATISTIQUE à l'usage des voyageurs	748
CHAP. VIII. — Du climat.	667	— PREMIÈRE SECTION. — État physique du pays.	750
§ I. Le climat de la côte Atlantique est plus froid en hiver et plus chaud en été que ses parallèles d'Europe.	ibid.	— DEUXIÈME SECTION. — État politique.	ibid.
§ II. Les variations journalières sont plus grandes et plus brusques sur la côte Atlantique qu'en Europe.	659	CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DES TURKS.	752
§ III. Le climat du bassin d'Ohio et de Mississipi est moins froid de trois degrés de latitude que celui de la côte Atlantique.	660		
CHAP. IX. — Système des vents aux États-Unis.	664		
§ I. Des vents de nord, de nord-est et d'est.	ibid.		
Vent de nord-est.	665		
§ II. Vents de sud-est et de sud.	667		
Du vent de sud.	ibid.		
§ III. Du vent de sud-ouest.	668		
§ IV. Du courant du golfe du Mexique.	674		
§ V. Du vent de nord-ouest.	676		
CHAP. X. — Comparaison du climat des États-Unis avec celui de l'Europe quant aux vents, à la quantité de pluie, à l'évaporation et à l'électricité.	678		
§ I. De la quantité de pluie qui tombe aux États-Unis.	680		
§ II. De l'évaporation et de la sécheresse de l'air.	ibid.		

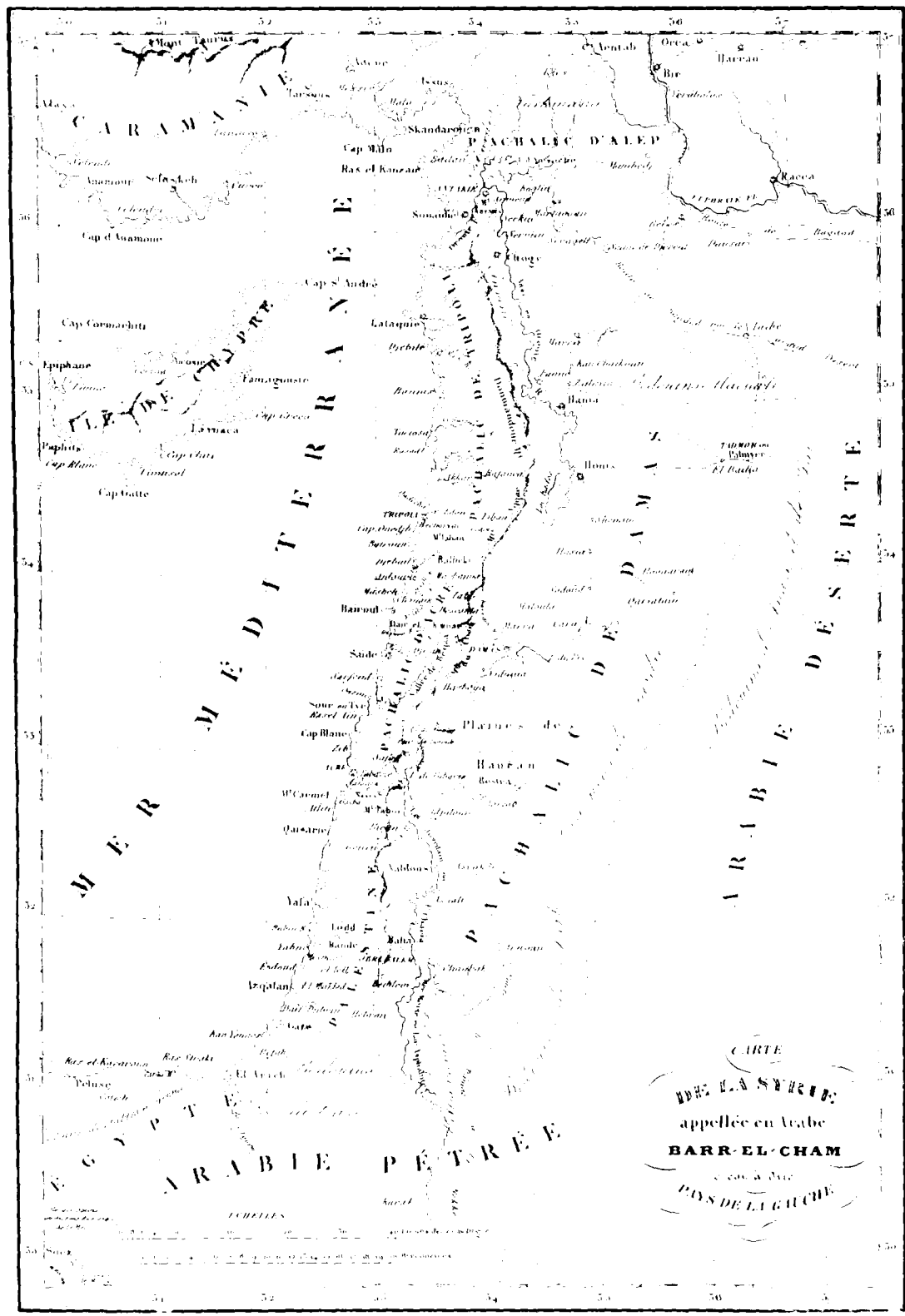


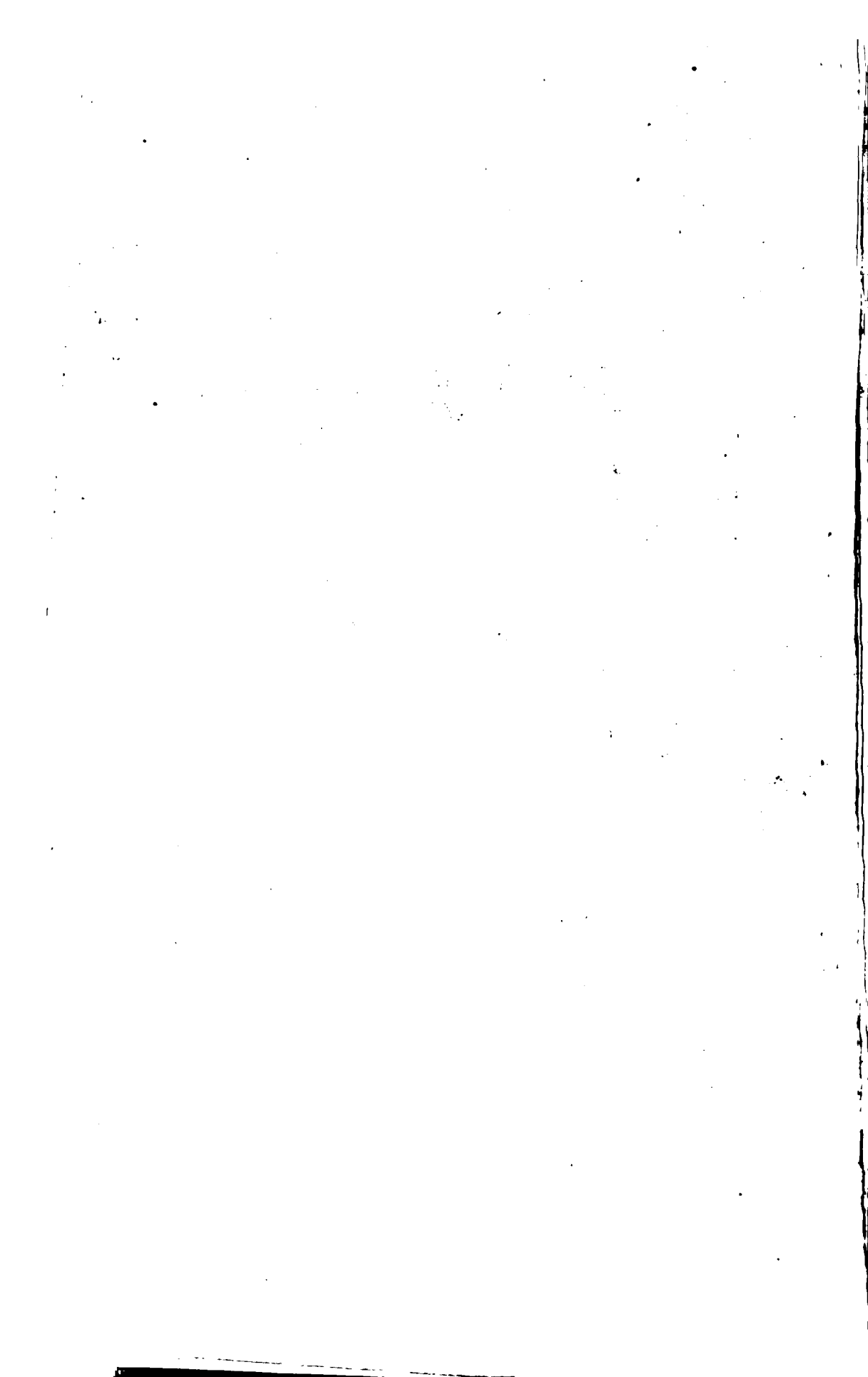


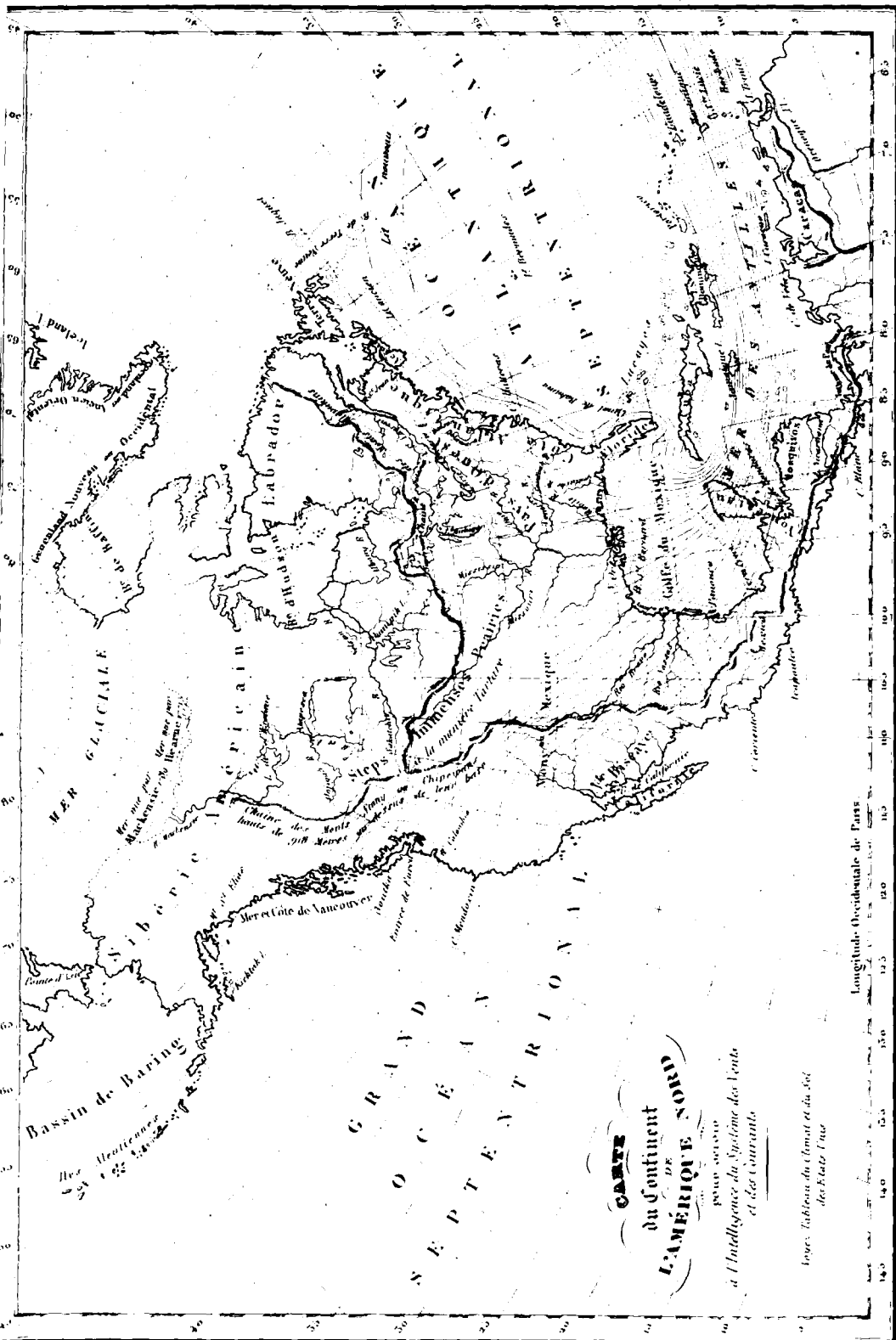










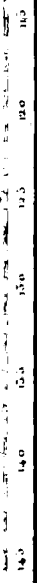


CARTE
DE
L'AMÉRIQUE
DU NORD

pour servir
à l'Intelligence du Système des Vents
et des Courants

L'oyes: Tableau du Climat et du Sol
des Etats Unis

Longitude Occidentale de Paris



1. Nordenskjöld

1. Nordenskjöld

1. Nordenskjöld